The background of the cover is a textured, yellowish-brown wash. Overlaid on this are dark, expressive ink drawings. On the left, a man with a beard and a cap is shown in profile, looking towards the right. On the right, a woman with long hair is shown in profile, looking towards the left. They appear to be in conversation. The style is reminiscent of a sketch or a watercolor with ink outlines.

LEÏLA SEBBAR

La confession
d'un fou

Roman

Bleu autour

Extrait de la publication



Ouvrage publié avec le concours
du Conseil régional d'Auvergne

En pages de couverture : dessin Sébastien Pignon

© Bleu autour, 2011
11, avenue Pasteur – 03500 Saint-Pourçain-sur-Sioule

Tous droits de reproduction, de traduction,
d'adaptation réservés pour tous pays.

La confession d'un fou

Leila Sebbar

La confession d'un fou

Roman

Bleu autour

On ignore où l'homme a disparu.

La chambre ressemble à une cellule. Les œillets rouges au bord de la fenêtre ne sont pas fanés, la terre est encore humide.

Sur le lit, une femme endormie.

Dans un coffre ancien en bois de cèdre, ce que l'homme a écrit, une sorte de journal sans date comme celui que la police recherche.

Sur la couverture du cahier on peut lire, tracé à l'encre de Chine : « Confidentiel. »

1

Mon père ne m'a jamais serré dans ses bras.

2

Ils ont tué mon père.

Son corps jeté sous l'arbre au milieu de la place, les mains liées derrière le dos. Il était pieds nus. Ses belles bottes de cheval, mon père allait à cheval partout, on les a volées avant de l'abattre ? Un soldat armé montait la garde.

Derrière le petit mur de pierres sèches, je regardais. Je n'ai pas bougé, je n'ai pas mangé, je n'ai pas bu, tout le temps où le corps de mon père est resté sous l'arbre. Les soldats se relayaient pour nous empêcher d'approcher.

Ma mère, elle était jeune encore et belle, je ne la reconnaissais pas. Les cheveux en désordre, ses joues griffées, pas de ceinture pour nouer sa robe, ses servantes tissaient des ceintures raffinées pour elle seule.

Elles disaient, les servantes, je les entendais derrière les fils du métier à tisser, que le maître, à peine avait-il sauté de son cheval au retour de la steppe — que faisait-il tous ces jours où il disparaissait ? la chasse au faucon, la guerre, la guérilla —, elles disaient que le maître se rendait chez sa femme, s’agenouillait pour la saluer, prestement dénouait sa ceinture la plus belle, la lançait à travers la chambre comme un long ruban de soie et emportait dans ses bras la bien-aimée jusqu’au grand lit de cuivre, un héritage de l’époque ottomane.

Ma mère sortait de la maison la nuit, elle regardait avec moi, mais les nuits étaient si noires. Elle n’a rien vu. Je lui racontais à voix basse, la tache brune autour de la tête, les pieds nus, les mains liées dans le dos, les doigts raides, elle pleurait doucement.

Le corps de mon père, ils ne l’ont pas rendu à ma mère. Le corps gonflé et puant. Les soldats chassaient les charognards. Les mouches volaient en essaim, vertes et grasses, ils ne pouvaient rien contre les mouches. Avant l’aube du cinquième jour, ses servantes endormies, ma mère a quitté sa maison pour la place du village. La surveillance était discrète, mais on la surveillait, elle n’est jamais sortie seule, la lignée aristocratique du maître ne l’aurait pas toléré. La lourde porte franchie, ma mère a couru vers le corps abattu, l’homme vigoureux, courageux,

l'époux magnifique. Le corps de mon père avait disparu. Elle s'est mise à hurler, malgré les menaces des soldats elle a continué longtemps, ils ont essayé de l'entraîner vers le poste, elle se débattait, ils ont renoncé, ils l'ont laissé hurler, accroupie contre le mur. J'étais si faible que je n'ai pas pu l'accompagner jusqu'à la maison, je me suis endormi avec ses cris.

3

Ma mère parlait toujours du corps de mon père sans sépulture.

Elle me disait : « Si tu apprends quelque chose, surtout n'oublie pas, dis-le-moi, je dois savoir, même un petit doigt, une main, si le corps a sauté sur une mine, on ne sait pas ce qui arrive, dis-le-moi, je te promets de ne pas crier, je ne crierai pas. »

Ma mère n'a plus crié. Mais des années durant elle a cru que je lui révélerais un jour le secret du corps disparu. Ma mère ne s'est pas résignée. L'éternel aimé n'était pas mort. Elle envoyait ses servantes partout où elles pourraient entendre les mots murmurés qui diraient la vérité. Dans les marchés aux bestiaux, habillées en paysannes. Dans les hamams où les femmes bavardent sans discernement.

DANS LA MÊME COLLECTION

ENIS BATUR
D'une bibliothèque l'autre

MADAME DE DURAS
Ourika

VICTOR HUGO
Bug-Jargal

RAPHAËL KRAFFT
Un petit tour chez les Français
et *Un petit tour au Proche-Orient*

PIERRE LOTI
Suprêmes visions d'Orient

RAFFI
Le Fou

LEÏLA SEBBAR
L'arabe comme un chant secret
et *Les femmes au bain*

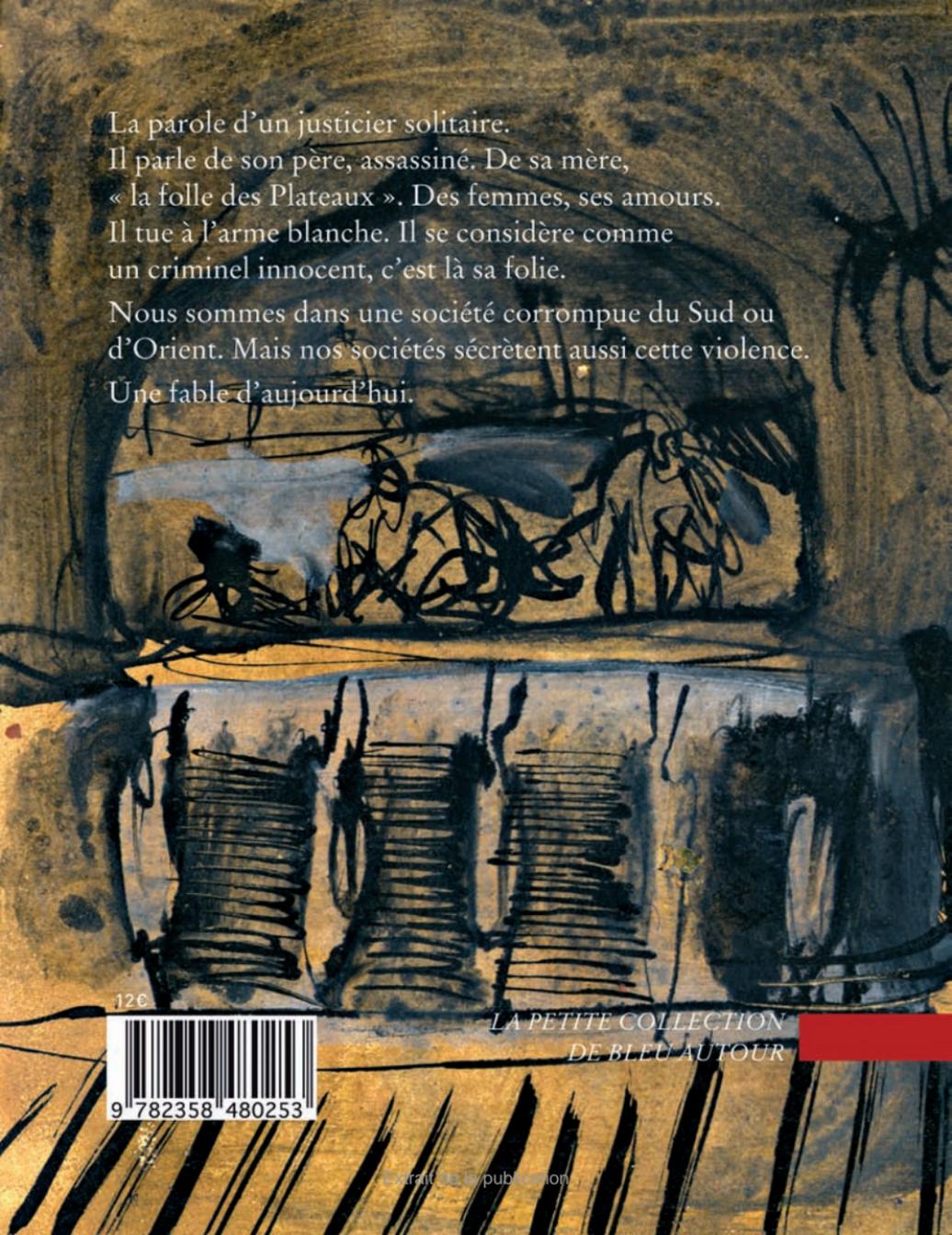
MICHEL C. THOMAS
La Discorde et Je pense à vous



Imprimé pour Bleu autour
par l'imprimerie La Source d'Or à Clermont-Ferrand

Dépôt légal : Août 2011
ISBN : 978-2-35848-025-3

Diffusion Harmonia Mundi



La parole d'un justicier solitaire.

Il parle de son père, assassiné. De sa mère,
« la folle des Plateaux ». Des femmes, ses amours.
Il tue à l'arme blanche. Il se considère comme
un criminel innocent, c'est là sa folie.

Nous sommes dans une société corrompue du Sud ou
d'Orient. Mais nos sociétés secrètent aussi cette violence.
Une fable d'aujourd'hui.

120



9 782358 480253

LA PETITE COLLECTION
DE BLEU A TOUT